

Il existe une tendance à emprunter n'importe quelle identité

Selon vous, il y aurait aujourd'hui dans notre société un trouble de l'identité, une fragilisation du moi.

Cette fragilité n'est pas nouvelle. Elle avait déjà été repérée il y a un siècle, à Vienne notamment. Ce n'est pas pour rien que Freud le Viennois parle de clivage du moi et étudie les névroses. Mais j'évoque un autre type de fragilité. Il ne s'agit pas tant d'une névrosisation de l'individu ou du social que d'une tendance à la psychotisation. Pour opposer un mythe à un autre, cette fragilité du moi est plutôt du côté de Protée que de Narcisse. Plutôt que le clivage du moi, on voit une malléabilité, un syndrome *Zelig*, pour citer le film de Woody Allen, une aptitude caméléonesque à emprunter n'importe quelle identité, à se mettre à n'importe quelle place, ou en tout cas à en avoir l'illusion.

La mode du retour aux racines, très forte aux Etats-Unis, est un exemple de cette identité fragilisée. L'une de mes amies new-yorkaises travaillait avec les Indiens navajos. Un jour, en se regardant dans la glace, elle s'est trouvée une tête de Navajo. Je l'ai revue plus tard: elle avait des nattes, une tête d'Indienne et s'était inventé des ancêtres navajos. Elle m'a dit: «*J'ai retrouvé ma vraie identité.*» Nous connaissons tous des gens qui ont ce genre de tentation, même si tous ne passent pas à l'acte. Il existe une tendance à se chercher une essence, une vérité, à ne jamais accepter son identité. Non pas que l'identité soit fixe, on peut créer du jeu avec ce qu'on est, mais là, il s'agit d'être autre, absolument autre, et de développer une altérité qu'on

veut immédiatement inscrire dans le réel. **Le désir d'être autre existait pourtant autrefois?**

Dans les sociétés traditionnelles, les individus ne pouvaient se penser en dehors du groupe, familial ou social. Le désir d'une autre vie devait bien les troubler, mais il y avait des soupapes, les carnavaux par exemple. On se déguisait en femme, en bourgeois, en noble; on jouait l'inversion sociale ou sexuelle. Il existait toute sorte de possibilités, mais elles avaient des bornes. Le lendemain du carnaval, tout rentrait dans l'ordre.

Pourquoi est-ce différent aujourd'hui?
En partie à cause des nouvelles technolo-

gies. Avec elles, on peut se dire: «*Pourquoi pas? Si j'essayais?*» Ce qui était de la science-fiction commence à se retrouver dans le réel: les hommes-prothèses et les cyborgs par exemple. On est habitué aux hanches artificielles, aux implants dentaires, à la chirurgie esthétique. L'usage «cosmétique» du Prozac et autres psychotropes est de plus en plus répandu. Et on peut imaginer que l'implantation de puces dans le cerveau aboutira un jour au dopage cybernétique. Il y a aussi le changement de sexe. La sexualisation est un des repères symboliques les plus forts, celui qui semblait le plus intangible, constituant – avec la place dans la filiation – l'une des armatures essentielles du sujet. Cette différenciation aussi devient mouvante. Avant,

l'imaginaire suffisait, on se travestissait. Maintenant, la technologie permet de «changer de sexe». On peut évoquer aussi la disparition de la reproduction sexuelle: je ne parle pas de la procréation médicalement assistée, mais des inséminations avec le sperme d'un homme mort, des grands-mères qui portent l'enfant de leur gendre... pour ne rien dire des manipulations génétiques. On est en train de toucher à la nature humaine.

Vous affirmez que les écrivains ont devancé ce qui affecte la société aujourd'hui.

Mon hypothèse est que les écrivains ont devancé les hommes dans leur fantasme de toute-puissance. Le désir d'occuper toutes les places, de faire jouer les autres qui sont en soi, de se transformer en un autre, existait chez les romanciers avant d'être dans la société. Choisir des propres ancêtres, s'autoengendrer (fût-ce par le texte), a toujours été une tentation chez les écrivains. Aujourd'hui, elle sort du domaine de la fiction. Certains écrivains ont particulièrement joué sur cette «frontière poreuse».

Certains romanciers ont fait des expériences, à la limite de la vie et de la fiction, qui pourraient être des prototypes de ce qui se joue aujourd'hui dans la culture: une perte de la limite, un trouble de la frontière entre fiction et réel. Joseph Roth en est un bon exemple. Juif originaire de Galicie, il s'invente une identité d'officier de l'armée impériale autrichienne. Quand l'empire s'écroule, c'est pour

lui une catastrophe épouvantable dont il fait un grand roman, *la Marche de Radetzky*. Sa façon d'habiter cette identité d'officier est tellement forte qu'elle fait douter même ceux qui l'ont connu jeune. A son

Autofiction

Ancienne élève de l'École normale supérieure Régine Robin est professeure au département de sociologie de l'université du Québec à Montréal. Chercheuse en théorie littéraire et en sociologie de la littérature, elle a travaillé sur la mémoire collective, les effets culturels des nouvelles technologies, le rapport aux langues, la judaïté, et aussi sur des auteurs comme Kafka, Philip Roth ou Serge Doubrovsky et des artistes comme Sophie Calle ou Boltanski. Elle est l'auteure, entre autres, du *Golem de l'écriture, De l'autofiction au cybersoi* (XYZ, 1997) *Berlin-Chantiers, Essai sur les passés fragiles* (Stock, 2001)

enterrement près de Paris en 1939, on ne savait pas s'il fallait faire venir un rabbin ou un prêtre. L'expérience de l'écrivain américain Philip Roth est très différente.

Lui invente des «moi» multiples qui permettent une expérimentation sur les places de discours et sur l'identité. Philip Roth la joue dans le texte; un autre écrivain, Romain Gary, l'a jouée dans la réalité, avec des conséquences tragiques.

Quelle est la spécificité de l'expérience de Romain Gary?

On se souvient que Romain Gary a publié *la Vie devant soi* et d'autres romans sous le nom d'Emile Ajar. Pendant les sept ans qu'a duré cette mystification, il a goûté ce qui n'est donné à personne: la position du mort qui écoute les autres

parler de lui. Se réinventer échapper aux déterminations – sociales, généalogiques, psychologiques – qui nous empièsonnent... Gary a voulu sortir de l'image qu'on avait de lui résistant, auteur de best-sellers écrivain en fin de parcours. En faisant vaciller les frontières entre réel et fictif, il s'est senti renaître. Un passage à l'acte qui a été la source d'une grande jouissance, même s'il s'est révé-

lé mortifère. Il a écrit: *«J'ai été profondément atteint par la plus vieille tentation protéeenne de l'homme: celle de la multiplicité. J'avais l'illusion parfaite d'une nouvelle création de moi-même, par moi-même»*, mais il a aussi avoué: *«Je m'étais dépossédé... le rêve était présent à mes dépens.»* Il était dans la maîtrise totale, il tirait toutes les ficelles, y compris le changement de style

Mais à un moment donné, la maîtrise n'a plus été possible: ça a dû jouer un rôle dans son suicide. Ce fantasme de la maîtrise totale, du «tout est possible», c'est ce qu'on retrouve aujourd'hui. Nous sommes tous devenus des Gary/Ajar, avec moins de talent.

Quel rôle joue la télévision dans cette sorte de fantasme?

Je pense à cette frénésie à passer dans les *reality shows*, où la vie est mise en scène pour les autres. La télévision est devenue un lieu parfaitement adapté au moi flottant des sociétés postmodernes. *Loft Story* est encore différent: le téléspectateur ne sait plus ce qui est vrai, ce qui est mis en scène et ce qui est faux. Quant aux protagonistes, ils ne savent pas de quel côté de la frontière ils se trouvent: ce sont à la fois des êtres réels et des êtres de fiction préprogrammés, très stéréotypés, mais essayant de jouer la singularité. C'est aussi cela les identités aujourd'hui: un semblant d'extrême singularité dans une très grande uniformisation. En manipulant tout ça, on expérimente une zone intermédiaire où on est toujours dans l'illusion. Ça crée un genre, l'autofiction du pauvre, du pauvre en imagination.

Et l'Internet?

C'est le lieu d'une expérimentation identitaire absolument merveilleuse, avec beaucoup d'avantages et de réels dangers. Entre l'identité fixée de notre état civil et l'éclatement total, il existe un espace immense que les simulations identitaires de l'Internet peuvent occuper de

façon positive. Sur l'Internet, l'équivalent de la petite annonce occupe une place très importante, avec la particularité qu'on peut prendre n'importe quel masque virtuel. La sociologue Lindsay Van Gelder (1) a raconté l'histoire d'une femme, défigurée et handicapée par un accident, qui

cherchait des amis sur l'Internet. Elle noue de nombreuses relations, certaines très intimes, jusqu'au jour où son mari annonce

sa mort. Mais, pour ses nouveaux amis, il n'est pas question qu'elle soit enterrée seule. Ça fait un tollé, jusqu'au moment où on découvre que c'est un être imaginaire. Un psychiatre new-yorkais avait tout inventé parce qu'il avait des patientes infirmes et qu'il voulait voir comment ça se passait. Le scandale a été énorme. La sociologue Donna Haraway (2) pense que le cyberspace est la dernière frontière et que la transgression des limites humaines est exaltante. D'autres parlent d'autisme interactif, de personnalités multiples. A propos de cette perte des limites, il se-

rait bon d'évoquer l'affaire Wilkomirski. **Vous dites que Wilkomirski est un «témoin de la folie de l'époque».**

Benjamin Wilkomirski est cet homme qui a écrit *Fragments*, le témoignage d'un enfant juif qui a survécu aux camps de concentration. Mais ce témoignage s'est

révélé être un faux, écrit par un homme qui se nomme en réalité Bruno Grosjean. Grosjean est un enfant abandonné qui s'est inventé une autre identité et qui y a cru, un peu comme Joseph Roth. Ce qui est intéressant, c'est qu'il a investi ce besoin d'altérité sur la victime exemplaire de

l'époque: un petit enfant juif qui a vécu un destin exceptionnel. C'est en cela qu'il est le témoin de la folie de l'époque, le témoin d'un trauma ayant pénétré le discours social, comme simulacre généralisé, comme une copie plus vraie que l'original, plus crédible, même.

De manière étonnante,

cela rappelle Ronald Reagan...

En 1983, alors qu'il recevait Yitzhak Shamir, alors Premier ministre israélien, le président Reagan a raconté qu'il avait vu, personnellement, la libération d'un camp de concentration. C'était faux mais, face à cet interlocuteur, il pensait que c'était ce qu'il fallait dire. Il aurait aimé que ce fût vrai, même s'il n'y croyait pas vraiment. Pur produit du cinéma hollywoodien, de l'industrie du simulacre, Reagan portait une certaine conception de l'histoire. A force d'incarner des personnages, il avait du mal à tracer la frontière entre réel et imaginaire, il disait n'importe quoi. A partir du moment où l'on prend des acteurs

de série B comme président, on s'expose à ce genre de choses, surtout dans une période de simulacre généralisé.

Nous serions donc dans une période de «fin de l'historicité».

Je reprends la thèse de Frederic Jameson (3), qui affirme que le capitalisme tardif est caractérisé par le règne de l'image et du simulacre, par une perte d'historicité. Tous les modèles qui opposaient l'authentique à l'inauthentique se sont écroulés et ont été remplacés par une esthétique de la fragmentation et de la multiplicité. Le passé comme référent s'est effacé. Seule reste une fascination nostalgique. Nous sommes très forts pour la reconstitution des périodes passées, comme le montrent la mode du cinéma rétro des années 70 en

France, mais aussi la manie des commémorations et, aux Etats-Unis, le déferlement de la «*heritage culture*». Lorsque ni la société ni l'individu n'assument leur histoire, ils se trouvent pris dans des moments de présent juxtaposés. Et le passé devient disponible. Vous connaissez la blague attribuée à Sartre: «*L'avenir, on peut encore imaginer ce qu'il peut être, mais le passé est totalement imprévisible.*» Cette imprévisibilité du passé permet toutes les réécritures et tous les révisionnismes.

Faut-il être pessimiste?

Il se peut que l'humanité n'arrive plus à départager le vrai du faux, mais il faut aussi faire la part entre les dérives et les expériences ludiques et penser les nouvelles limites sans se crisper. Méfions-nous du

pessimisme antitechnique. Si la période se complait dans ces identités flottantes, peut-être est-ce parce que le moi incertain répond mieux aux structures d'un marché mondialisé. Dans un monde sans frontières, la solution viendra peut-être des petites communautés et des nouveaux réseaux, mais je ne voudrais pas donner l'idée que c'est une panacée. Il faut des institutions qui fixent les limites. On ne peut vivre dans un monde dérégulé. On ne peut faire l'économie du symbolique ●

Recueilli par NATALIE LEVISALLES

(1) *Computerization and Controversy*, Boston Academic Press.

(2) *Simians, Cyborgs and Women*, Routledge.

(3) *New Left Review*, n° 146.